

celle d'un avocat et d'un marchand de ville, qu'à celle d'un cultivateur qui vit du travail de ses mains !

— Je ne vois pas pourquoi, dit-il, un cultivateur n'aimerait pas le confortable comme les gens des villes et ne chercherait pas à le procurer à sa famille. Si aujourd'hui, tant de fils de cultivateurs désertent la maison paternelle aussitôt qu'ils ont atteint 15 ans, pour s'exiler ou aller végéter derrière un comptoir de magasin, ou dans un bureau quelconque, c'est qu'on ne s'applique pas assez à leur rendre la maison attrayante, et qu'on ne leur laisse pas assez entrevoir dans la vie des champs, ce charme et ce bien-être qu'il est naturel à l'homme de chercher. Les enfants voient leurs parents travailler péniblement, et les terres ne rien produire; ils s'aperçoivent que l'agriculture ne paye pas, que leurs parents, au lieu de s'enrichir, s'appauvrissent tous les jours. Ils ne savent pas que la terre paternelle, si elle était améliorée et mieux cultivée, pourrait produire 20 et 30 fois plus qu'elle ne le fait. Alors, ils tournent les yeux ailleurs. Au milieu de son inquiétude, le jeune homme s'adonne à visiter quelques fois nos villages et nos villos. Là, il voit des maisons bien propres, bien peinturées, entourées d'arbres fruitiers, et d'arbres d'ornement, et de jolis parterres en fleurs. Il voit que les gens ne commencent leur journée qu'après avoir employé toute la nuit pour se reposer, et la finissent de même avec le coucher du soleil. Ils voient tout le monde lire les journaux, parler d'affaires publiques, enfin, paraître au courant de ce qui se passe dans le pays et ailleurs, et jouir de la vie au milieu de l'agrément et de l'espérance.

Revenu chez lui, tout est différent. La maison paternelle n'a rien d'attrayant. S'il y a un appartement un peu mieux monté et tenu plus proprement que les autres, la porte en est toujours fermée: on semble faire un crime aux enfants d'y pénétrer. La cuisine est le séjour habituel de la famille: les repas s'y prennent invariablement au milieu de l'odeur et de la chaleur qui s'exhalent du poêle: la plupart du temps, les jeunes gens sont condamnés à en faire leurs chambres à coucher: ou, si on leur destine un appartement pour reposer la nuit, on n'y voit ni tapis, ni gravures; enfin, tout ce qu'il y a d'agréable dans l'ameublement est soustrait à l'usage de la famille, et réservé dans un espèce de sanctuaire, où l'on pénètre pour y enlever la poussière une couple de fois l'année, et voilà tout.

En dehors, et autour de la maison, il n'y a ni érables, ni arbres fruitiers, ni fleurs: au lieu de l'agrément que les habitations des villos causent à nos enfants, nos maisons n'inspirent que l'ennui.

Ensuite, l'ignorance dans laquelle nous tenons nos enfants contribue à leur éloignement. C'est à peine si nous leur permettons d'assister aux écoles

durant leurs premières années; nous les enlevons à l'institutrice juste au moment où leur esprit, étant un peu développé, est prêt à recevoir une instruction solide; et encore, pendant que nous tolérons qu'ils fréquentent les écoles, que de fois on les fait manquer les classes pour la moindre chose, et combien ils sont dépourvus de livres, cahiers et autres choses indispensables. Du moment que l'enfant est arraché à l'école, on le voue à l'ignorance complète: il n'a ni journaux politiques, ni journaux agricoles, dans lesquels il pourrait apprendre sa dignité de citoyen, et la dignité et les avantages de l'agriculture.

Qu'arrive-t-il? Le jeune homme fera deux choses. Ou il quittera la maison paternelle pour aller aux États-Unis cacher son ignorance et chercher le confortable; ou s'il reste chez lui, il cherchera des distractions qu'il ne trouve pas au milieu de sa famille. *Aller voir les filles*: telle est l'idée qui vient naturellement s'emparer de lui. Dans ce dernier cas, chose curieuse et inexplicable, on voit les parents, et jusqu'ici ont tout refusé à leur enfant, eux qui ont cru qu'une piastre par an pour un journal était un gaspillage, eux qui ne voulaient pas faire les dépenses de planter des arbres, d'embellir leur maison, on les voit, dis-je, faire de grands et ridicules sacrifices pour grêr leur garçon. Cet enfant qui sait à peine lire couramment; qui sait à peine s'il vit en Canada ou en Patagonie; cet enfant auquel on défend de manger un fruit dans le jardin sous le prétexte qu'il faut le porter au marché; cet enfant que l'on fait coucher sur la paille, on lui achètera un wagon fin: \$60.00; un sleigh \$15.00; un harnais argenté \$20.00; deux robes de buffes \$30.00; un habillement convenable à chaque saison, au moins \$30.00, en tout \$165.00; c'est-à-dire, la valeur d'une récolte: sans compter le beau cheval qu'il faut entretenir gras dans l'écurie, et le temps qu'on laisse perdre à ce jeune cavalier pour figurer dans ce qu'on appelle la vie de garçon.

Et encore, si ce jeune homme était, par ce moyen, retenu à la maison paternelle; mais le contraire arrive souvent. Après avoir mis son père dans les dettes, après avoir été refusé par plus d'une jeune fille bien élevée, qui préférera toujours avec raison un jeune homme instruit et simple dans ses goûts, à ces jeunes fanfarons ignorants, notre cavalier s'en ira aux États-Unis, et laissera dans la misère un vieux père et une vieille mère, qu'il oubliera bientôt, avec cette maison paternelle, qui ne lui a jamais inspiré que du dégoût et de l'ennui.

Voilà suivant moi, dit M. X., en terminant, pourquoi les cultivateurs doivent s'appliquer à rendre leurs demeures aussi plaisantes que possible. Au lieu de dépenser des centaines de piastres à habiller et grêr nos enfants, qu'on les emploie à les faire instruire; non pas à leur faire apprendre le grec et le latin dans nos grands collèges,

mais à leur donner une instruction en rapport avec leur position de cultivateurs; qu'on leur fasse lire les journaux pour développer ce qu'ils ont appris dans leur bas âge; qu'on orne nos maisons à l'intérieur, qu'on améliore leur logement et leur nourriture; qu'on fasse des plantations autour de la maison; qu'on y plante des fleurs, un verger; enfin qu'on s'applique à rendre le toit paternel agréable, et on verra nos jeunes gens vivre heureux et contents au milieu de nous.

Je crois que vous avez raison M. X. ajoutai-je; dans tout le canton, je ne vois pas de jeunes gens plus attachés à la maison que les vôtres. Vous avez eu le talent de leur inspirer le goût de s'instruire; le travail que vous leur imposez, quoique régulier, n'est pas au-dessus de leurs forces, et si, durant les chaleurs, ils se reposent une heure sous l'ombre de votre boeage, après le dîner, vous ne considérez point cela du temps perdu. Enfin, grâce à vos conseils et à votre exemple, ils croient plus honorable de briller par l'habileté dans la culture et par les connaissances puisées dans la lecture, que par de beaux habits et de beaux attelages, le plus souvent achetées à crédit. Mais, d'un autre côté, votre famille a un attrait puissant dans les succès que vous obtenez sur votre terre. Voyant que leurs sueurs sont bien récompensées; voyant de bonnes récoltes répondre aux améliorations que vous leur apprenez à faire dans vos champs; voyant votre fortune augmenter sensiblement chaque année, voyant que la vie des champs est de nature à rendre heureux, et qu'on peut même s'y enrichir: pourquoi chercheraient-ils à s'en aller? Pourquoi courir après une autre carrière que celle où ils voient tant de contentement et d'avenir? Aussi, j'espère que vous vous hâterez de répondre au plus tôt au désir que j'ai de parcourir votre terre, de visiter vos animaux, et de constater les procédés par vous employés pour réussir dans chaque département de votre ferme; mais comme il commence à se faire tard, que l'heure du train approche, et que j'aime bien à ne pas laisser en d'autres mains que les miennes le soin de mes animaux, nous remettrons la partie à un autre jour. Mais avant de partir, il faut que j'aie visité ce verger qui m'a permis de manger de si bonnes pommes, et je compte sur votre bonté pour avoir tous les renseignements sur la culture du pommier.

Avec plaisir, Monsieur, je me rends à votre demande, dit M. X. On ne saurait trop encourager la culture du pommier: un verger à côté de chaque maison serait si agréable, et en même temps si utile à nos familles, que je ne conçois pas pourquoi tous les cultivateurs ne s'empressent pas d'en planter.

— La grande raison, M. X., c'est que la plupart ignorent la manière de planter et cultiver le pommier, et s'imaginent qu'un sol uni comme le nôtre est impropre à cette culture. PROGRES.

[A continuer.]